3ème année

Après avoir fait litière de quelques vieux malentendus, cet article de synthèse décrit les avenues de la sociologie de la littérature pour mieux dégager ce qui, en dehors d’elles, fait la spécificité de la sociocritique sur le plan heuristique et épistémologique. Définie comme une perspective critique situant leur socialité au principe de la mise en forme des textes, la sociocritique s’est dotée en quelque quarante années d’existence d’un fonds considérable d’idées, de notions, de propositions, d’approches et de résultats. Un tableau détaillé en est proposé. La description des travaux de nombreux et importants chercheurs en sociocritique (Claude Duchet, Edmond Cros, Pierre V. Zima, Philippe Hamon, Régime Robin, Marc Angenot, Stéphane Vachon, Michel Pierssens, Jean-François Chassay, Pierre Popovic, Ursula et Jürgen Link, et al.) met en évidence les bases méthodologiques, les concepts élaborés et les articulations théoriques proposées. On examine ensuite la convergence possible avec d’autres paradigmes (comme l’ethnocritique) pour finir sur « la sociocritique qui se fait » : nombre de publications récentes et nombre de thèses en cours permettent de signaler quelques-uns des plus prometteurs chantiers d’avenir

Nous considérons la sociopoétique moins comme une méthode que comme un champ d'analyse qui, nourri d'une culture des représentations sociales comme avant-texte, permet de saisir combien celui-ci participe de la création littéraire et d'une poétique.

Il s'agit moins de sociocritique, toujours plus ou moins victime d'une conception du reflet, que d'une poétique au sens étymologique du terme, qui prend en compte les représentations sociales comme éléments dynamiques de la création littéraire. Il s'agit d'analyser la manière dont les représentations et l'imaginaire social informent le texte dans son écriture même.

Définir les représentations sociales nous fait penser à la définition de l'eau. Qu'est-ce que l'eau ? Il y avait une fois deux jeunes poissons et un vieux. Tout en nageant le vieux salue les jeunes : « Bonjour les jeunes, comment est l'eau aujourd'hui ? » Les deux poissons nagent encore un bout de temps tout en se regardant mutuellement et finissent par s'exclamer : « Mais bon dieu, qu'est-ce que c'est que cette eau dont il parle ? » Il en est ainsi des représentations sociales. C'est un milieu dans lequel nous vivons (et par lequel nous vivons, car elles nous sont indispensables) et dans lequel nous baignons tant que nous finissons par ne pas en avoir conscience. Autrement dit, les réalités les plus importantes et les plus évidentes sont souvent celles qu'il est le plus difficile de voir et dont il est le plus difficile de parler.

Les représentations sociales sont la base de notre vie psychique. Elles englobent aussi bien des concepts (le beau, le bien, le vrai), des objets physiques (un animal, des arbres, un marteau, etc.) ou des objets sociaux (vêtements, savoir-vivre, danse, etc.), des catégories sociales ou professionnelles (professeur, psychanalyste, paysan), etc.

Pierre Mannoni écrit fort justement que l'un des principaux problèmes qui se posent est de connaître quelles sont les limites des représentations sociales : leurs contours mais aussi l'étendue du champ social concerné, les référents culturels évoqués explicitement ou implicitement, les mécanismes intrapsychiques conscients et inconscients impliqués, les pratiques sociales et les processus psychologiques à l'œuvre, les cadres institutionnels ou simplement sociaux intéressés. Bref, les représentations sociales sont présentes dans la vie mentale des individus aussi bien que des groupes et sont constitutives de la pensée.

Pour les psychosociologues contemporains, les études se font à partir de questionnaires, d'enquêtes, d'interviews, de sondages, etc. pour analyser par exemple les représentations sociales de la psychanalyse ou de la maladie. Pour nous littéraires qui travaillons essentiellement sur le passé, ces méthodes d'investigation sont inappropriées. Les représentations sociales impliquent une interdisciplinarité essentielle, car elles relèvent aussi bien de l'histoire que de la psychologie, de la sociologie, de l'anthropologie, de l'ethnologie, de l'imagologie, des sciences des religions, de la linguistique ou de l'histoire de l'art. Aussi, pour cerner le champ d'une représentation sociale - par exemple les représentations des interactions concernant la communication (la politesse) à une époque donnée -, on doit rassembler un ensemble de données où se donnent à lire ces représentations : dans l'histoire des mentalités, dans l'iconographie, et d'abord dans un ensemble de textes, qu'il s'agisse de journaux, de traités, de romans, de lettres, d'autobiographies et de mémoires, etc., afin de pouvoir dessiner l'état des représentations sociales de l'objet à étudier. Évidemment les méthodes d'investigation sont différentes suivant le matériau abordé, mais la finalité reste la même[1](http://sociopoetiques.univ-bpclermont.fr/mythes-contes-et-sociopoetique/sociopoetiques/sociopoetique%22%20%5Cl%20%22_ftn1%22%20%5Co%20%22).

Dans un second temps, une fois le champ des représentations sociales mis en place (bien entendu l'exhaustivité ne peut être complète, d'autant que les représentations sociales ne sont ni homogènes, ni sans contradictions), on s'intéresse à la manière dont l'auteur perçoit et juge la société. Autrement dit, on voit comment il exprime et met en scène ces représentations, d'une part parce qu'il les partage pleinement. Premier cas. Il s'agit alors de voir comment il les construit esthétiquement par l'objet littéraire.

D'autre part, deuxième cas, on voit comment il en est pour partie conscient et comment il en prend pour partie distance (ou encore s'oppose totalement à celles-ci) et crée à partir de cela son œuvre. Cela dit, l'écart esthétique provocateur, dans l'exemple des avant-gardes par exemple, témoigne que l'effet ne peut exister que s'il entre encore en résonance avec les représentations sociales de l'époque - une œuvre totalement indépendante et sans lien aux représentations non seulement n'est pas concevable, mais l'idée même en serait absurde.

La finalité de la perspective sociopoétique à partir des représentations sociales est bien une véritable poétique.

Un bon exemple de cette démarche pourrait être la réécriture des contes traditionnels à l'époque contemporaine. Tout un arrière-fond culturel d'imageries et de sagesse populaire plus ou moins mythologisées affirme la croyance en la justice du Monde et veut que Cendrillon et la Vertu soient récompensées, Barbe-Bleue et le crime punis, le Père Noël un évaluateur et rémunérateur exact de la sagesse et de la méchanceté. Le renversement qui fait du Père Noël une ordure témoigne du changement des représentations quant à la justice d'un monde où les valeurs sont mises à mal. Les écrivains créent ainsi des récits en opposition aux représentations collectives traditionnelles et à partir de celles-ci[2](http://sociopoetiques.univ-bpclermont.fr/mythes-contes-et-sociopoetique/sociopoetiques/sociopoetique%22%20%5Cl%20%22_ftn2%22%20%5Co%20%22).

C'est ainsi que nous l'entendons - création à partir des représentations sociales -, à la différence de ceux qui ne s'intéressent qu'à la réception. Ce champ qui paraît au premier abord plus vaste ne peut cependant pas faire l'économie des représentations sociales. D'ailleurs ces approches loin de s'opposer, sont complémentaires. Pour notre part, nous mettons l'accent prioritairement sur les représentations sociales, bien trop ignorées (les notions d'idéologie, préjugés, stéréotypes[3](http://sociopoetiques.univ-bpclermont.fr/mythes-contes-et-sociopoetique/sociopoetiques/sociopoetique%22%20%5Cl%20%22_ftn3%22%20%5Co%20%22), sens commun, mentalité collective ayant refoulé trop longtemps la catégorie bien plus vaste et importante de la « représentation » à laquelle ils appartiennent).

**Sociopoétique et écriture des interactions sociales**

Il nous semble fécond d'opérer une lecture des textes littéraires à la lumière de ces représentations qui articulent, structurent et donnent sens au texte. Il s'agit moins de sociocritique, toujours plus ou moins victime d'une conception du reflet et qui cherche dans le texte une image de faits de société, que d'une poétique, au sens étymologique du terme, qui prend en compte les représentations sociales comme éléments dynamiques de la création littéraire.

Une recherche concernant l'écriture des interactions sociales s'intéresse par exemple à ce genre littéraire longtemps fort négligé que sont les traités de savoir-vivre. Nous avions entrepris dans un cadre européen une histoire des représentations de la communication à travers les traités de savoir-vivre. Cette notion d'histoire des représentations fait partie de l'histoire des mentalités et pose naturellement un certain nombre de problèmes épistémologiques et méthodologiques.

L'analyse des représentations de la communication est un travail sur l'imaginaire social, prenant en compte le contenu explicite et implicite des traités de savoir-vivre. Ces derniers sont d'une part le reflet et la systématisation des pratiques sociales existantes, mais d'autre part leur idéalisation (notamment grâce à des systèmes métaphoriques, par exemple astronomiques, théâtraux, etc.). Dans la mise en scène des rapports sociaux, il faut également prendre en compte les représentations implicites de la nature humaine et ce qu'elles présupposent en considérant par exemple le travail de Norbert Elias sur l'agressivité et le refoulement, la civilisation des mœurs, ou encore les travaux de Pierre Bourdieu sur la distinction. S'attacher à une histoire des représentations présuppose qu'il existe une histoire de l'imaginaire social, champ plus vaste que celui défini par la notion classique d'idéologie.

Historiquement, Émile Durkheim définissait les représentations sociales comme une classe très générale des phénomènes psychiques et sociaux comprenant la science, l'idéologie, le mythe, etc. Elles démarquaient l'aspect individuel de l'aspect social et parallèlement le versant perceptif du versant intellectuel du fonctionnement collectif. Penser, c'était subsumer le variable sous le permanent, l'individuel sous le social ainsi qu'il l'écrit dans les *Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912)[4](http://sociopoetiques.univ-bpclermont.fr/mythes-contes-et-sociopoetique/sociopoetiques/sociopoetique%22%20%5Cl%20%22_ftn4%22%20%5Co%20%22).

À cet égard le mythe joue un rôle intéressant, un rôle de représentation, puisqu'il met en scène une explication du monde par le biais d'un discours/représentation symbolique expliquant les phénomènes tant naturels que sociaux auxquels il donne une origine, un fondement et une légitimité. Les procédés comme la personnification, l'allégorie, etc., sont à des degrés divers des représentations puisqu'ils rendent sensibles un réel structuré ainsi que le montre Lévi Strauss dans les *Structures élémentaires de la parenté*. Le mythe a un rôle de régulation du comportement et des communications dans les sociétés dites primitives. Ceci nous amène à **concevoir dans la représentation non seulement un versant cognitif, mais également un versant conatif**, c'est-à-dire que la représentation comporte une double-face : connaissance et action. Elle détermine nos pratiques. Ce dernier élément est évidemment particulièrement important dans le processus de création de l'écriture où la dynamique des représentations débouche sur la poétique.

Le recours au mythe (comme il apparaît à la fin du*Cortegiano*de Castiglione) est certes dans la civilisation occidentale un dernier recours, l'ultime représentation lorsque la représentation rationnelle vient à faire manque ou qu'un indicible et indiscernable se manifeste. Mais il apparaît souvent comme obstacle, allant à l'encontre d'approches plus différenciées. Cette différentiation semble apparaître également dans la distribution au sein du corps social de ceux qui ont pour fonction de participer à la création des représentations. Alors que la pensée mythique est collective et représentée par un personnage religieux qui n'en est que le dépositaire, dans nos sociétés occidentales la création des représentations sociales est assumée par de nombreuses personnes aux statuts hétérogènes : philosophes, professeurs, hommes de lettres ou de science, etc. Le mythe se donne comme science « totale ». Dans nos sociétés au contraire nous avons des systèmes très hétérogènes et souvent contradictoires : politiques, religieux, philosophiques, artistiques, etc. Aussi avons-nous à faire à *des* représentations.